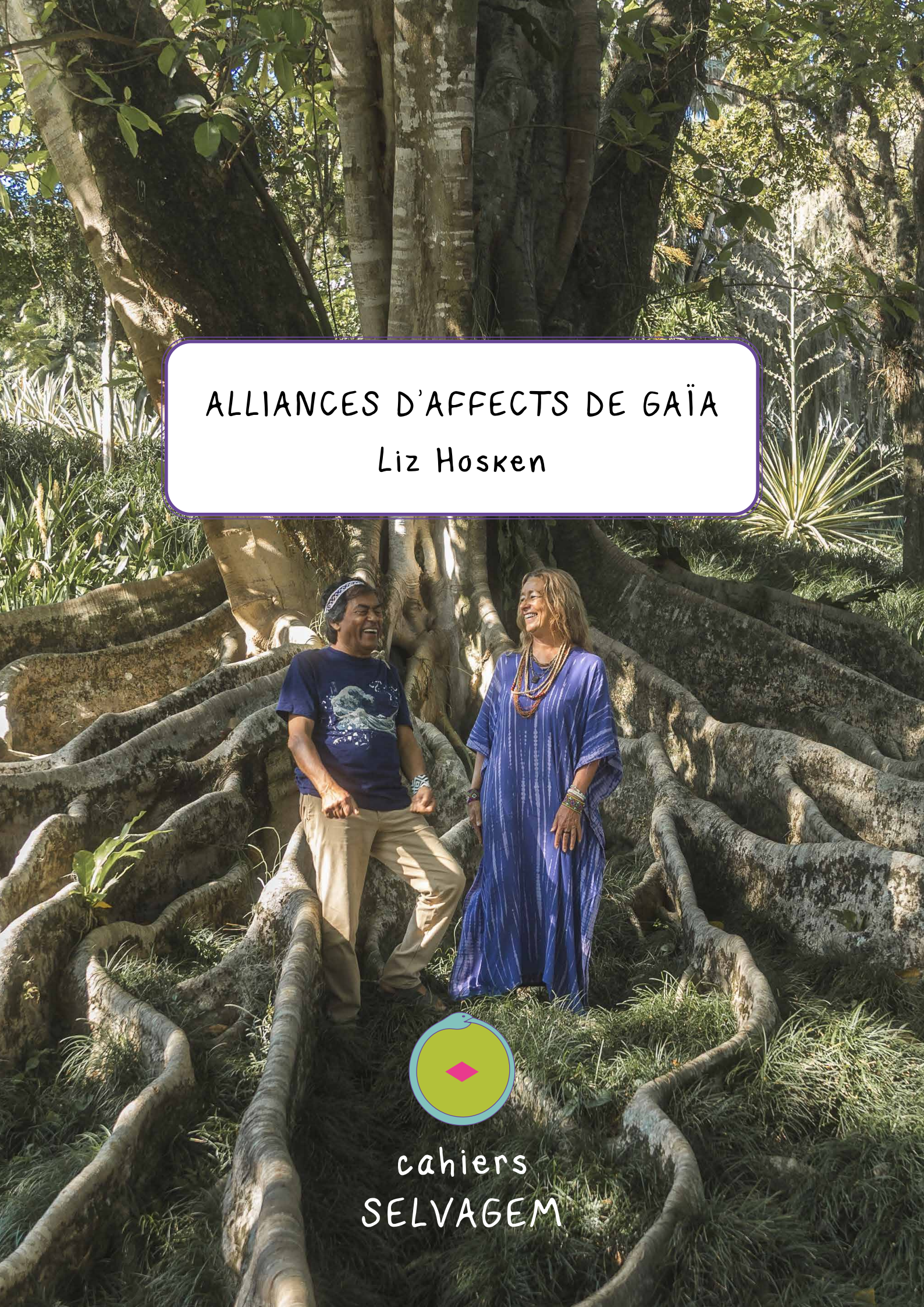


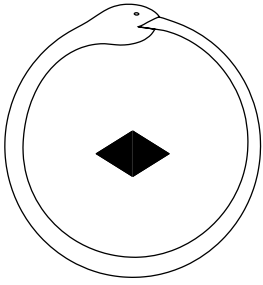
A photograph of a man and a woman standing in a lush forest. The man, on the left, is wearing a blue t-shirt with a wave graphic and khaki pants. The woman, on the right, is wearing a long blue dress and multiple necklaces. They are both smiling. The background is filled with large, gnarled tree roots and dense green foliage.

ALLIANCES D'AFFECTS DE GAÏA

Liz Hosken



cahiers
SELVAGEM



ALLIANCES D'AFFECTS DE GAÏA

Liz Hosken

*Ce cahier célèbre la *Conversa na rede* [Conversation dans le hamac], Gaïa crie, Gaïa vit, entre Liz Hosken et Ailton Krenak. Son texte a été publié pour la première fois en anglais, en 2019, dans la revue *The Ecological Citizen*.*

Les champs de protéas qui m'ont nourrie et m'ont permis d'exister, aux alentours de Johannesburg, en Afrique du Sud, n'existent plus. La maison et les dix hectares de terres sauvages et agricoles qui constituaient mon foyer ont été détruits au profit des fondations en béton de lotissements de maisons jumelées « sécurisées ». Les arbres rares, les bulbes, les graminées et les arbustes autochtone – que mon père avait patiemment recherchés et cultivés pendant de nombreuses décennies – ainsi que de nombreuses autres espèces, vers de terre, insectes, oiseaux et autres petits animaux, ont eux aussi perdu leur habitat, et ceux qui n'ont pas réussi à fuir sont morts. Cette histoire douloureuse de perte et de destruction du foyer, et d'effacement de la mémoire de la terre, est partagée par des millions d'êtres humains et par un nombre incalculable de nos semblables dans la toile de la vie. Les ères de la colonisation et de la mondialisation ont propagé des ondes de choc à travers toute notre planète, laissant derrière elles déplacements et morts. Ces ondes se poursuivent encore aujourd'hui, et les derniers refuges ne sont plus sûrs.

La terre qui était mon foyer est devenue, au fil des années, un refuge pour de nombreuses espèces – humains compris. Des militants qui avaient besoin de se cacher du régime de l'apartheid sont devenus jardiniers ou gardiens des animaux dans notre petite ferme, comme couverture. Ils appelaient mon père « l'homme-oiseau », car il connaissait et aimait les oiseaux et leurs personnalités souvent excentriques. L'une de mes grandes joies était d'aller dans ce que nous appelions la « forêt », observer les oiseaux avec lui et (parfois aussi) ses « oiseaux amis ». J'aimais passé

du temps avec eux parce qu'ils savaient tant de choses sur les oiseaux et sur tous les autres êtres vivants – les animaux, les arbres, les insectes et leurs connexions complexes, qui me fascinaient. Et ils aimaient que je me joigne à eux parce que je savais être silencieuse et discrète, allant parfois jusqu'à retenir mon souffle tant j'étais attentive, ce qui me permettait de repérer rapidement toutes sortes d'oiseaux et d'autres créatures. Le long des sentiers et à travers les terres sauvages, j'avais l'habitude de marcher en tête, car je trouvais les adultes trop maladroits et bruyants. J'aimais rester un peu à l'écart d'eux et de leurs conversations.

Ces expériences ont fait naître en moi un profond attachement au sauvage et à la liberté – comme s'ils nourrissaient mon propre désir d'être sauvage et libre. J'aimais le flux de communication entre les espèces et ce sentiment de communauté qui en émanait, à la fois spontané et organisé. Où que nous allions – zones riveraines, marais ou réserves de chasse en Afrique australe – il y avait cette impression d'entrer dans une communauté. C'était comme si tout y dialoguait – et lorsque nous, les humains, arrivions, une vague d'inquiétude semblait parcourir les lieux, comme si tous se demandaient : « sont-ils bienveillants ou dangereux ? ». Une fois cette évaluation faite, il semblait que chacun reprenait ses activités, tout en restant dans un certain état d'alerte, car avec les êtres humains, on ne sait jamais : ils peuvent changer à tout moment.

Heureusement, mes parents ont participé à la création de la première école Rudolf Steiner à Johannesburg, et j'ai fait partie de la toute première promotion d'enfants de la maternelle. L'approche de Steiner est fidèle au sens latin du mot *educare* – elle vise à « faire émerger » la sagesse innée des enfants. Les enseignants encouragent les enfants à suivre leurs intérêts et leurs inspirations ; les miens étaient de jouer librement en plein air, à la ferme ou dans la forêt.

Assombrissant ce merveilleux monde naturel, il y avait cependant une énergie lourde et sombre, issue des esprits et des cœurs humains obsédés par celles et ceux qui avaient une couleur de peau différente. Les présupposés de pouvoir et de hiérarchie sous-tendant la croyance selon laquelle les humains à la peau plus claire étaient supérieurs à ceux à la peau plus foncée avaient été appliqués à toutes les autres créatures, y compris à la Terre elle-même. Comme nous en sommes

témoins aujourd'hui, la combinaison toxique de ces croyances et de l'économie industrielle de la croissance infinie a légitimé le pillage de notre belle planète. Pendant les « années de lutte » de la résistance contre le régime de l'*apartheid* en Afrique du Sud, j'ai eu le sentiment qu'il s'agissait d'une répétition pour un combat bien plus vaste – un microcosme de ce qui était en train de se déployer à l'échelle de toute notre planète.

J'ai eu la chance de grandir auprès de parents qui luttaient eux aussi contre la folie de la pensée dominante et de ses systèmes. Ma mère faisait partie du Black Sash, un mouvement de femmes qui défiait le régime de l'*apartheid* de multiples façons, notamment en s'alignant dans les rues, vêtues de noir, dans un geste symbolique visant à en témoigner et à en pleurer le caractère immoral (Black Sash, [2015]). Très tôt, j'ai également été initiée aux grands classiques du mouvement écologique – depuis le bouleversant *Printemps silencieux* (1963 [1962]) de Rachel Carson jusqu'aux critiques et propositions incisives d'Ivan Illich, comme dans *Une société sans école* (1971 [1971]), parmi bien d'autres. Ces livres m'ont aidée à sentir qu'il existait un courant de pensée à explorer et un lieu où trouver du réconfort.

À dix-huit ans, j'avais l'impression de voir clairement ce qu'il fallait faire et je croyais que ce n'était qu'une question de temps avant que les choses ne changent pour le mieux. J'ai décidé de créer un programme d'études environnementales plus holistique que ceux qui existaient alors, et, heureusement, l'Université de Pietermaritzburg était suffisamment petite et flexible pour m'y accueillir. J'ai cependant été profondément déçue de découvrir que la méthodologie d'enseignement était imprégnée du complexe de supériorité qui sous-tend encore le monde industriel dominant. Croyaient-ils vraiment qu'en disséquant un crapaud ou une crapaud, on pouvait mieux les connaître ? Et pensaient-ils réellement qu'il était acceptable de tuer vingt spécimens par jour pour que des étudiants en zoologie découpent leurs corps comme dans une salle d'autopsie ? Pour moi, c'était une barbarie. J'ai vite compris que cette façon de penser était si profondément institutionnalisée que quelques voix isolées ne suffiraient pas à la transformer. La clarté naïve de mes dix-huit ans s'est alors effondrée, et j'ai commencé à me confronter

à la question de savoir comment faire pour que les systèmes changent réellement.

L'immédiateté des horreurs des injustices infligées à la majorité de la population sud-africaine m'a conduite à m'engager encore plus profondément dans la lutte contre l'*apartheid*. Mais, après quelques années, j'ai dû prendre la décision difficile de quitter ma terre natale. Ce fut une expérience bouleversante, tant mes racines étaient profondément ancrées dans le sol africain.

Cependant, en explorant l'île connue sous le nom de « Royaume-Uni », j'y ai découvert bien plus de lieux sauvages que je ne l'avais imaginé – les Hébrides extérieures, les îles Scilly, la côte galloise – et j'y ai fait l'expérience de la beauté de l'expression de la Terre-Mère d'une manière totalement différente.

C'est ici, sur la côte du pays de Galles, que j'ai rencontré l'un de mes grands enseignants : le dauphin Simo, avant qu'il ne devienne célèbre parmi les humains et ne disparaisse. Pendant plusieurs années, j'ai effectué des sortes de pèlerinages pour aller régulièrement à sa rencontre. Il y aurait tant à raconter, mais l'essentiel tient simplement à l'expérience d'être en présence d'un être doté d'une conscience bien plus vaste que la mienne. Je savais que Simo percevait mon état intérieur et mes pensées, tout comme il le faisait avec d'autres humains. Il se comportait différemment avec chaque personne qui le rencontrait et nageait avec lui, leur offrant le « remède » dont ils avaient besoin. J'ai vécu avec lui des moments de profonde connexion et d'intimité, durant lesquels nous flottions ensemble dans l'eau tandis qu'il me guidait vers ce qui, pour moi, était un état modifié de conscience. Pour lui, c'était tout simplement sa manière d'être. À d'autres moments, il a perçu mon ego prendre le dessus lorsque, fièrement, je le présentais à des amis, et il s'est alors approché pour me projeter au fond de l'eau d'un coup de nageoire. Simo, comme d'autres enseignants animaux, m'a montré de façon très claire que les humains ne sont certainement pas la conscience de la Terre, comme certains le prétendent.

J'ai également rencontré d'importants mentors humains dans les années 1980, à une époque où des personnes se rassemblaient partout dans le monde pour réfléchir à quatre décennies de « développement »

et à l'aggravation des injustices sociales et écologiques. C'est lors de ces rencontres que je me suis rapprochée de ceux que j'appelle « ma famille spirituelle ». Wangari Maathai, du Kenya, est devenue comme une sœur, très proche ; José « Lutz » Lutzenberger, plus tard reconnu comme le père du mouvement environnementaliste brésilien, a été pour moi un mentor essentiel ; Joanna Macy, qui relie de nombreux mondes par des approches puissantes, pratiques et profondément transformatrices pour le cœur et l'esprit ; Jules Cashford, qui rassemble la sagesse éternelle de multiples cultures ; et Ed Posey, autre passeur entre peuples et lieux, qui créa plus tard avec moi et d'autres la [Gaia Foundation](#). Par l'intermédiaire de Lutz, comme on l'appelait affectueusement, la première phase de la *Gaia Foundation* s'est déployée en Amazonie, en collaboration avec des communautés autochtones. Cela a posé les bases de mon propre chemin et de celui de la fondation pour les années à venir.

Au Brésil, j'ai rencontré Ailton Krenak, un leader autochtone d'une franchise farouche, qui m'a initiée à de nombreuses traditions autochtones et à leurs relations profondes avec la terre où elles sont nées, ainsi qu'avec les forces qui animent la vie. Il parlait avec poésie de la mémoire que les peuples autochtones conservent quant à la manière dont les humains doivent participer consciemment à la toile du vivant afin de vivre selon les lois de la Terre-Mère. Il soulignait l'importance de construire des « alliances d'affects » entre les peuples autochtones et d'autres peuples du monde dominant, soucieux de l'état critique de la vie sur notre planète. L'entendre fut pour moi comme un retour au foyer. Cela m'a donné l'espoir que cette mémoire de ce que nous sommes – des êtres terrestres parmi d'autres – puisse être ravivée, même au sein des cultures européennes. Après tout, ce sont elles qui, autrefois, connaissaient la Terre-Mère sous le nom de Gaïa, la « fondation de toute vie » (« Hymne XXX à Gaïa, Mère de Tous », 1938)¹.

Ailton m'a également présentée à la communauté autochtone **Ashaninka**, dans l'État de l'Acre, au nord-ouest de l'Amazonie brésilien-

1. Poème appartenant au recueil de trente-trois hymnes, en langue grecque ancienne, d'auteur anonyme mais attribués à Homère, dédiés aux divinités de l'Olympe. Dans l'édition citée par l'autrice, les poèmes ont été traduits en anglais par Jules Cashford. Pour une traduction en français, on peut consulter : « Hymne XXX à Gaïa, Mère de Tous » in HUMBERT Jean, *Hymnes*, Paris, Les Belles Lettres, 1938. [N.T.]

ne, qui m’a invitée à participer à ses cérémonies régulières d’ayahuasca, où j’ai rencontré pour la première fois le monde des plantes enseignantes. Ce fut aussi une expérience de connexion avec la conscience qui imprègne la vie, ce lieu vers lequel Simo m’avait conduite. Quelle planète extraordinaire, dans laquelle ces remarquables parents végétaux et animaux ont tant de sagesse à partager avec nous, pour peu que nous demeurions à leur écoute ! Je souhaitais trouver un moyen de permettre à davantage d’êtres humains de vivre une telle expérience – d’acquérir une perspective sur nous-mêmes et sur notre place dans ce magnifique univers.

Par la suite, mon lieu d’apprentissage a trouvé sa place auprès des peuples autochtones de l’Amazonie colombienne, engagés dans un processus de renaissance de leurs savoirs et traditions, dévastés au fil des décennies par les commerçants et les missionnaires. J’ai eu le privilège de les accompagner, aux côtés de l’ethnologue colombien Martin Hildebrand, pendant plusieurs années. Leur priorité était de redonner vie aux rituels nécessaires dans leurs lieux naturels sacrés, afin de se reconnecter à ces espaces et aux énergies de la forêt. Ils soulignaient l’urgence de protéger, partout sur notre planète, ces lieux qui forment comme un réseau de points d’acupuncture, jouant un rôle vital dans le maintien de la santé et de l’intégrité de la Terre. Cela m’a donné accès à un monde entièrement nouveau – une autre dimension de la manière dont la matière et l’esprit interagissent. Après des décennies de travail acharné, ils ont obtenu la reconnaissance juridique de la gouvernance autochtone sur une étendue de forêt tropicale plus vaste que le Royaume-Uni, enracinée dans leur leadership spirituel traditionnel et affirmant la continuité de leur voie ancestrale (Sánchez, 2018). Ce cheminement m’a montré qu’il est possible pour des cultures centrées sur la Terre de renaître et de soutenir leurs modes de vie, devenant ainsi une source d’inspiration pour la transformation désormais nécessaire à l’ensemble de l’humanité.

C’est à cette époque, au début des années 2000, que j’ai eu la chance de côtoyer un autre mentor majeur : l’historien culturel Thomas Berry. Il parlait et écrivait avec la sagesse d’un ancien, annonçant le déclin inévitable du système de croissance industrielle et la nécessité vitale de passer

d'une vision dominante centrée sur l'être humain à une compréhension de notre identité centrée sur la Terre. Il appelait à une transformation radicale de la conception industrielle du droit, vers une jurisprudence de la Terre, reconnaissant les lois de la Terre comme le « Texte primaire » (Berry, 1999 ; Bell, 2003 ; Cullinan, 2003). Les peuples autochtones, disait Berry, en sont une source d'inspiration, car ils tirent consciemment leurs lois coutumières des lois de la nature. Cela résonnait profondément avec ma propre expérience et ajoutait une dimension essentielle à la remise en question de toutes les institutions de l'économie dominante de la croissance, afin de les transformer et de restaurer une relation mutuellement enrichissante avec notre Terre-Mère.

À ce stade, pour diverses raisons, mon attention est revenue vers l'Afrique et, au cours des deux dernières décennies, je me suis engagée dans une exploration continue des diverses façons d'éveiller une conscience centrée sur la Terre, à travers la réhabilitation des savoirs et des pratiques autochtones africains. Avec des alliés, nous avons, au sein de Gaia Foundation, développé une série de processus d'apprentissage expérientiel, dont une formation de trois ans destinée aux praticiens de la jurisprudence de la Terre.

En nous inspirant des coutumes autochtones, les pratiques centrales que nous encourageons comprennent : le renforcement de notre relation avec la communauté élargie de la Terre ; le renforcement de notre relation avec les ancêtres ou avec le domaine spirituel ; le retour aux racines par l'apprentissage auprès des anciens porteurs de savoir ; ainsi que l'accompagnement de communautés sur un chemin de reconquête, inspiré par les peuples amazoniens de Colombie, et la mise en lien avec d'autres mouvements sociaux.

Ce qui me donne de l'espoir, malgré les informations quotidiennes concernant le bouleversement et la destruction continus de la biosphère, et la rapidité du « grand effondrement » du vivant (Macy, 1998), c'est la joie et l'impression de liberté qui émanent de celles et ceux qui se sont souvenus et se sont reconnectés à ce que nous sommes réellement – des créatures terrestres, inextricablement nées et soutenues par la toile de la vie. Et ce que j'ai appris jusqu'à présent, c'est que le chemin pour devenir des personnes écocentriques est le voyage de toute une vie afin de

devenir pleinement humains. À l'image d'une graine, nous naissons porteurs de tout notre potentiel, mais ce sont les conditions dans lesquelles la graine grandit qui caractériseront son expression.



Liz avec des femmes agricultrices de l'ouest de l'Ouganda. Photo : The Gaia Foundation



RÉFÉRENCES

BELL, Mike. Thomas Berry and an Earth jurisprudence: an exploratory essay. *The Trumpeter*, v. 19, n. 1, p. 69-96, 2003. Disponible sur : <https://www.pratec.org/wpress/pdfs-pratec/Thomas-Berry-and-an-Earth-Jurisprudence.pdf>. Consulté le : 9 oct. 2025.

BERRY, Thomas. **The great work**: our way into the future. New York: Harmony / Bell Tower, 1998.

BLACK SASH. Our history. **Black Sash**: making human rights real. Our legacy, 2025. Disponible sur : <https://www.blacksash.org.za/our-history/>. Consulté le : 9 oct. 2025.

CARSON, Rachel. **Primavera silenciosa**. Traduction Claudia Sant'Anna Martins. SP: Gaia, 2010.

CULLINAN, Cormac. **Wild law**: a manifesto for Earth justice. Totnes, UK: Green Books, 2003.

HINO 30 a Gaia, a mãe de tudo. In: RIBEIRO JR., Wilson Alves *et. al.* (ed.). **Hinos homéricos**: tradução, notas e estudo. SP: Editora Unesp, 2010.

HYMN XXX to Gaia, mother of all. In: CASHFORD, Jules; RICHARDSON, Nicholas (ed.). **The homeric hymns**. London, UK: Penguin, 2003.

ILLICH, Ivan. **Sociedade sem escolas**. Traduction Lúcia Mathilde Endlich Orth. RJ: Vozes, 2018.

MACY, Joanna; BROWN, Molly Young. **Comming back to life**: practices to reconnect our lives, our world. Gabriola Island, Canada: 1998.

SÁNCHEZ A., Nicolás. The decree that recognizes Indigenous governance of the Colombian Amazon. **The Gaia Foundation**. Disponível em: <https://gaiafoundation.org/the-decree-that-recognizes-indigenous-governance-over-the-colombian-amazon/>. Consulté le : 9 oct. 2025. Article publié à l'origine en espagnol dans : SÁNCHEZ A., Nicolás. El decreto que les reconoce a los indígenas la gobernanza sobre la Amazonia. **El espectador**, 25 de maio de 2018. Disponible sur : <https://www.elespectador.com/colombia-20/paz-y-memoria/el-decreto-que-les-reconoce-a-los-indigenas-la-gobernanza-sobre-la-amazonia-article/>. Consulté le : 9 oct. 2025.

PHOTO (couverture et page 8)

JPrado

Liz Hosken est cofondatrice de la [Gaia Foundation](#), dont la création, dans les années 1980, a été particulièrement inspirée par José Lutzenberger, Ailton Krenak, Chico Mendes et par la communauté *Ashaninka* du rio Amônia, dans l'État de l'Acre, au Brésil. Enracinée dans la construction d'une alliance d'affects avec le Mouvement des peuples de la forêt au Brésil, la *Gaia Foundation* a également commencé à accompagner des communautés autochtones et traditionnelles en Amazonie colombienne, puis, par la suite, en Afrique. Tout au long de ces décennies, les apprentissages de Liz durant ses premières années n'ont cessé d'inspirer son engagement à nourrir des alliances d'affects avec les communautés et leurs partenaires, dans le long chemin de revitalisation de leur diversité bioculturelle, de protection de leurs terres sacrées et de renforcement de leur résilience face à des menaces croissantes. Pour Liz, la dimension vertueuse de ce chemin est qu'il restaure notre mémoire en tant que participants à la toile sacrée de la vie, qui anime notre demeure vivante sur Terre, Gaïa.

TRADUCTION
ANTOINE DE MENA

Cinéaste, artiste et traducteur franco-espagnol, Antoine vit actuellement à Rio de Janeiro. Il réalise un travail pluridisciplinaire : cinéma d'art, essai documentaire, vidéo, poésie, dessin, peinture calligraphique et installation.

RÉVISION
CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis plus de vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis plusieurs années dans l'État du Mato Grosso do Sul, il collabore également avec des communautés *Kaiowá*, *Guarani* et *Terena* dans le cadre de projets culturels.

La réalisation des Cahiers Selvagem est entièrement assurée par l'équipe de Selvagem, sous la coordination éditoriale d'Anna Dantes. La coordination de la traduction en français est assurée par Christophe Dorkeld. Ce cahier, ainsi que de nombreux autres, est disponible sur le site de Selvagem en portugais et dans plusieurs autres langues. Plus d'informations sur www.selvagemciclo.org.br.

Tout ce que Selvagem crée est destiné à être partagé gratuitement. Vous pouvez utiliser librement ce matériel, en partie ou dans son intégralité, à condition de créditer l'Association Selvagem et de maintenir l'accès gratuit. Pour toute autorisation supplémentaire, écrire à contato@selvagemciclo.org.br.

Nous aimons beaucoup suivre la circulation des matériaux Selvagem dans le monde, et c'est pourquoi, si vous utilisez ce matériel d'une quelconque façon, nous vous invitons également à partager vos retours à l'adresse e-mail ci-dessus.

Si vous souhaitez contribuer en retour, nous vous invitons à soutenir financièrement les Écoles vivantes, un réseau de 5 centres de formation pour la transmission de la culture et des savoirs autochtones : www.selvagemciclo.org.br/apoie.

Merci !

Cahiers SELVAGEM
publication digitale de
Dantes Editora
Biosphère, 2025
Traduction française, 2026
ISBN: 978-65-84440-63-0

